

Transcription de la rencontre littéraire avec Sylvain Prudhomme

Quelques mots de Sylvain Prudhomme sur la chanson « Dissan Na M'bera »

C'est une chanson d'un groupe qui s'appelle le Super Mama Djombo et qui, effectivement, apparaît dans mon roman *Les Grands*. Cette chanson, elle a été fondatrice. Elle date des années d'après l'Indépendance et raconte à la fois la fierté du peuple bissau-guinéen qui venait de conquérir son indépendance contre les Portugais après plus d'une dizaine d'années de guerre. Et en même temps, c'est une chanson assez critique avec le nouveau pouvoir qui, déjà, est en train de trahir les espérances du peuple et toutes les promesses de la révolution. C'est une chanson qui dit « Dissan Na M'bera » qui veut dire « Laissez-nous marcher tranquille. » C'est une chanson que j'ai écoutée tout le temps quand j'étais là-bas et elle condensait tout ce que j'adorais de cet endroit, tous mes souvenirs, et en même temps il y a quelque chose d'une époque qui se termine et de toute cette époque révolutionnaire. C'est aussi un peu mélancolique... le contraste entre cette période-là et le présent de ce que je voyais du pays. Donc, ça a été un peu un point de départ de l'écriture de ce livre. J'ai dit qu'il fallait qu'il y ait l'énergie de cette chanson dans le roman. Voilà.

Paroles de la chanson « Dissan Na M'bera »

Dissan na mbera, silor di alta

Dissan na mbera, kamion di sokrotan

Dissan na mbera, kamion di alma ze

Giguiridia, dissam na mbera

Karu di boton suinus, dissam na mbera

Karu di no pubis o, dissam na bera

Alei na karmusa na strada di no tera

Ala i mama, asin ki sedu

Ala i na bai sur di no pubis oh

Dissan na mbera, silor di alta

Dissan na mbera, kamion di sokrotan

Dissan na mbera, kamin di alma ze

Giguiridia, dissan na mbera

Karu di boton suinus, dissan, na mbera

Karu di no pubis o, dissam na bera

Alei na karmusa na strada di no tera

Ale i na karmusa na strada di no tera

Ale i na karmusa na strada di no tera

Introduction par Monsieur Nowotnick

Bonjour à toutes, bonjour à tous, évidemment un grand bonjour à Sylvain Prudhomme. Je suis très heureux de le saluer comme notre invité aujourd'hui et de pouvoir vous accueillir cet après-midi pour une nouvelle édition de nos rencontres littéraires. La vie reprend un peu partout, encore une chance, et nos rencontres littéraires ne veulent pas rester à l'écart. Il était temps. Puisque la dernière rencontre date déjà de décembre 2019 avec comme invité Abdellah Taïa et depuis lors, un silence dû à une pandémie terrible qui nous a tous fait passer une situation historiquement inédite. Bien sûr qu'une rencontre en présentiel a ses charmes qu'une rencontre digitale ne saurait avoir. Rien ne peut remplacer un auteur en chair et en os et de discuter de vive voix avec lui. Mais bon, il faut faire avec. Cela vaut mieux que la prolongation d'une pause devenue de toute manière trop longue et puis, ça fait quand même du bien de vous voir si nombreux dans notre petite salle Zoom confortable, tout le monde à l'aise. Tout le monde invite un petit peu Sylvain Prudhomme chez soi cet après-midi. Merci pour votre hospitalité. Et dans cette espèce de « Vorfreude » qui est un mot typiquement allemand et qui curieusement désigne le fait de se réjouir de la joie qu'on va avoir, je passe la parole à mon collègue Matei Chihaia qui va te donner officiellement la bienvenue chez nous, cher Sylvain.

Introduction par Monsieur Chihaia

Bonjour et merci infiniment d'être venu chez nous. C'est un grand honneur et un grand plaisir de vous accueillir non pas dans cette salle de la bibliothèque universitaire de Wuppertal mal climatisée qui accueille normalement les rencontres littéraires, mais dans notre chez-nous individuel à chacun et sur cet écran Zoom qui est notre présent, notre lieu d'existence depuis un an. Hélas ! Nous sommes très contents de vous accueillir et de renouer avec cette magnifique tradition inventée par Stephan Nowotnick et par son équipe qui sont les rencontres littéraires. L'idée c'est d'ouvrir un espace associatif dans lequel on se réunit entre enseignants, étudiants et invités extérieurs autour de la littérature. C'est un plaisir particulier de parler de textes littéraires, de s'exprimer et de manifester ses expériences de lecture, ses impressions de lecture et d'échanger autour des textes. Je pense que pour l'enseignement de la littérature c'est précieux, puisque cela donne l'impression que les livres ne poussent pas sur les arbres comme des fruits ou dans la terre comme des patates, mais qu'ils sont le fruit du travail de personnes vivantes et qu'on peut rencontrer ces personnes et parler avec elles de leur travail, du grand nombre d'heures d'effort que tel livre a coûté et quelles sont les expériences de production. Et au niveau de la réception, cela donne aussi une sorte d'expérience de lecture partagée qui est une expérience merveilleuse. Quand on va au théâtre ou au cinéma on a cette expérience partagée du spectacle, parce qu'on va à plusieurs et on peut donc échanger tout de suite après. Mais quand on lit un livre, on est souvent assez seul. Ces rencontres littéraires ouvrent cette possibilité d'échanger autour des lectures qu'on a faites et donc de donner un retour et même d'échanger avec l'auteur, ainsi que de traverser cette barrière parfois impénétrable entre la production et la consommation de la littérature.

C'est assez intéressant du point de vue de l'esthétique de la réception que ce dialogue entre les écrivains et le public est devenu très fluide depuis qu'il y a Internet. En ce sens, cette rencontre littéraire par Zoom est peut-être une rencontre très contemporaine dans le sens où il n'y a pas ce temps intermédiaire entre la réponse et la question, mais un échange direct comme il existe par les blogs d'écrivains, par Twitter ou par Facebook. Nous donc voilà au milieu d'un échange en temps direct et je vous encourage à en profiter. Je vous encourage à poser des questions et participer à cet événement comme vous l'avez fait déjà treize fois lors des rencontres précédentes, car depuis cinq ans, nous nous sommes rencontrés au moins quinze fois pour des rencontres avec des écri-

vaines et des écrivains. Maintenant pour finir, il faut que je partage aussi une « Vorfreude » particulière et une mélancolie dans l'esprit de la transmission. Mais pour commencer avec la mélancolie : Laura Alcoba, qui a été professeure invitée DAAD à Wuppertal pendant deux ans est en train de finir son activité de professeure invitée DAAD et c'est cela la petite touche de mélancolie de mon introduction. Et quant à la « Vorfreude » et à la transmission, elle transmet cette charge de professeure invitée à Elise Julien. Elise Julien, je vous suis très reconnaissant que vous soyez là aussi pour que les étudiantes et les étudiants puissent voir votre visage et vous connaître en tant qu'enseignante à partir du semestre prochain. Merci infiniment à vous deux. Et là aussi, puisque les professeurs invités ne poussent pas comme les fruits sur les arbres ou les baies dans les buissons, c'est le fruit du travail ardu de ceux qui ont mené les demandes de financements et de budgets, c'est-à-dire de Stephan Nowotnick et de Laura Wiemer. Et je pense que ça mérite vraiment un applaudissement ou une forme de reconnaissance numérique. Réaliser cela, c'est formidable. Et d'ailleurs, c'est formidable aussi qu'ils aient réussi à inviter Sylvain Prudhomme pour venir. Je ne vais pas m'étendre sur des éloges de Sylvain, puisque je pense que le but de cette rencontre littéraire sera un éloge de Sylvain. Mais je veux juste dire que je suis vraiment très content que vous ayez accepté de rencontrer vos lecteurs et vos lectrices. Merci beaucoup.

Stephan Nowotnick : Merci, Matei pour ces paroles chaleureuses. Je suis un peu le passeur de paroles en ce début de rencontre et je me permets tout de suite de repasser la parole à une autre collègue, Marie, qui va nous décrire en quelques mots l'œuvre de notre invité.

Introduction de l'auteur par Madame Cravageot

Bonjour à toutes, bonjour à tous, bonjour cher Sylvain Prudhomme,

Permettez-moi de vous présenter très rapidement pour celles et ceux ici qui ne vous ont pas encore lu et qui ne vous connaissent pas. Pour commencer, on peut dire que vous avez plus d'une corde à votre arc puisque vous êtes écrivain, auteur de plusieurs romans, mais aussi auteur de reportages. Vous avez également réalisé des travaux de traduction et vous êtes aussi chroniqueur littéraire pour le journal *Libération*. Pour parler de votre travail d'écrivain, particulièrement, peut-être que si je me prêtais au jeu de donner en seulement deux mots quelques particularités de votre œuvre et de votre parcours personnel, je dirais l'Afrique et les voyages. L'Afrique, parce que vous y avez habité pendant votre jeunesse. Vous avez résidé au Cameroun, au Burundi, au Niger, sur l'Île Maurice. Et vous y avez travaillé aussi. Cette fois-ci au Sénégal. Et cela a fortement influencé votre écriture, puisque votre œuvre est largement marquée par l'Afrique. En effet, non seulement, vous avez non recueilli des contes du Bénin que vous avez aussi publiés sous le titre *Contes du pays tammari*, mais un de vos reportages publiés en feuilleton a traité également à la culture africaine, cette fois-ci dans les salons de coiffure africains à Paris. Et puis, bien sûr, plusieurs de vos romans font référence à l'Afrique, soit comme cadre de l'histoire soit comme évocation à la culture africaine soit, parfois, comme moteur même de la narration. Alors effectivement, vous avez écrit plusieurs romans. Le tout premier en 2007 intitulé *Les matinées d'Hercule* dont le protagoniste nous invite à un voyage rêvé qui nous fait traverser les siècles et les quatre coins du monde. Et votre œuvre se fait ensuite remarquer en 2012, lorsque votre quatrième roman intitulé *Là, avait dit Bahi* obtient le prix Louis Guilloux. Et puis, peu de temps après, en 2014 et en 2016, c'est le grand public plus largement qui découvre votre travail lors de la publication de vos romans *Les Grands* et aussi *Légende*. Ces deux romans ont été couronnés de nombreux prix littéraires. Mais les prix ne s'arrêtent pas là pour vous, puisque votre roman *Par les routes* publié en 2019 a reçu le prix Landerneau des Lecteurs et le Prix Femina. Et il avait aussi été sélectionné pour le Grand prix du Roman de l'Académie française, le prix

Renaudot, le Prix Interallié. Bref, vous êtes couronné de succès et qu'en sera-t-il de votre dernier roman publié cette année *Les Orages* ? À voir. Alors oui, l'Afrique et les voyages. L'Afrique comme dans votre roman *Les Grands* pour ne donner qu'un seul exemple, où vous nous faites découvrir la Guinée-Bissau à travers un groupe de musique des années soixante-dix et, en même temps, les prémises d'un coup d'État. Et puis, les voyages avec, entre autre, votre roman au titre explicite *Par les routes* qui remet l'autostop au goût du jour et invite à la réflexion sur la thématique des relations amicales et amoureuses. Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur votre œuvre, mais je vais m'arrêter là car d'autres après moi ont de nombreuses choses très intéressantes à présenter, à commencer par vous, puisque nous avons absolument hâte de vous entendre.

Coline Tymister

Merci beaucoup à Marie Cravageot pour cette vaste présentation. J'ai hâte d'en savoir plus lors de votre conférence, Sylvain. Une petite info à tous les participants. Durant la rencontre, vous avez la possibilité de poser des questions dans le chat qui seront ensuite posées lors de la table ronde. N'hésitez pas à vous servir de cette fonction. Plus il y aura de questions, plus le débat sera intéressant plus tard. Maintenant, nous avons l'honneur d'entendre les mots de bienvenue de l'auteure Laura Alcoba qui donne aussi des cours en littérature française à l'Université de Wuppertal.

Laura Alcoba

C'est vrai, on a très envie d'entendre Sylvain, mais je vais dire quelques mots. Je vais être brève. La question que je me suis posée en préparant quelques mots pour aujourd'hui est : « Qu'est-ce qu'un bon livre ? » Je suis incapable d'en faire le portrait-robot. Je sais que j'ai lu de bons livres, de très bons même, mais pourquoi je suis sûre de dire quelque chose de vrai lorsque je prononce ces mots-là, lorsqu'après avoir refermé un livre je me dis « C'est vraiment bien. C'est un bon livre. » ? Je crois que pour moi un bon livre est celui qui est capable de laisser en mémoire des images. De les imprimer chez le lecteur à tout jamais. Avec plus de force que le cinéma. En tout cas, chez moi un bon livre est capable d'imprimer les images plus fortes que ne peut le faire le cinéma. Plus encore que la vraie vie parfois. Et *Légende*, plus que tout autre, fait partie de cette famille. Celle des bons livres, de très bons livres. Ces livres qui sont capables de faire cette chose que seule la littérature pour moi est capable de faire avec autant de force. C'est-à-dire donner à voir. J'ai gardé de *Légende* beaucoup d'images. Mais plus que tout, celles du début. Parce qu'il s'agissait de l'entrée du livre, peut-être, parce que c'étaient les premières lignes de Sylvain Prudhomme que je lisais. Je les ai relues pour vous. Hier, j'ai essayé de comprendre. Voilà, comment commence le livre : « Nel avait sursauté en sentant la nacelle se lever. » Le livre commence comme cela. Avec un sursaut suivi d'une élévation. En quelques lignes, on se retrouve avec Nel, un des personnages du livre, à 25 mètres d'altitude. Et on voit avec lui ce que sera la scène du roman, la Crau, un désert de pierres du côté d'Arles. La Crau et ses coussouls. Ce mot-là, je ne le connaissais pas et je ne suis, sans doute, pas la seule. J'ai dû le chercher dans le dictionnaire pour voir complètement la scène. Il se trouve que c'est un mot qui désigne un type de pâturage aride qu'on ne trouve qu'à cet endroit. Un mot qui ne sert que pour ce paysage. Un mot qui donne à voir là et nulle part ailleurs dans la plaine de la Crau. C'est à cet endroit que cela se passe. La précision du mot dit la singularité de tout ce qui va suivre. De tout ce que le livre va nous donner à voir. Alors, nous tous là-haut avec Nel, on voit. Mais après avoir sursauté, après s'être levé, après avoir appréhendé le paysage jusqu'aux confins de l'horizon, après avoir cherché depuis là-haut des points de repère, voilà que l'œil de Nel va s'arrêter. Je cite : « Sur chaque aspérité du sol, chaque tache dorée de lichens, chaque arrête des tuiles de la bergerie. Après la terre

et le ciel soudain, c'est le tout petit, l'infime, qui semble être là, à portée de la main ou juste devant l'œil grâce à l'appareil photo que Nel tient entre ses mains. L'art du changement d'échelle. Je crois que c'est cela qui m'a frappé plus que tout. Je me souviens de m'être dit quelque chose comme « Wow ! » en lisant ces premières pages. Donner à voir l'espace, le territoire au sens géographique, ce qu'il nous fait, le frémissement, l'émotion qu'il peut susciter mais aussi ce que le presque impalpable nous fait. Avec Nel tout là-haut, Nel et son appareil entre les mains, on prend la mesure de la manière dont l'infime, dont le presque invisible peut résonner aussi en nous. Voilà ce que j'avais envie de dire de ce début. Et toute mon admiration pour l'écriture de Sylvain Prudhomme. Peu d'écrivains sont capables de donner à voir avec autant de force des choses aussi subtiles.

Discours de Sylvain Prudhomme

Bonjour à toutes, bonjour à tous,

C'était un bonheur infini d'écouter Laura. Merci vraiment de ce cadeau que me sont tes mots. *Le bleu des abeilles* et *La danse de l'araignée* sont des livres qui me sont infiniment précieux et qui m'ont accompagné depuis des années. Et je veux bien sûr vous remercier toutes et tous de votre hospitalité et dire quel plaisir cela a été de préparer cette rencontre en amont avec Stephan et Coline. Je vous remercie vraiment pour le soin extraordinaire apporté à la préparation. Merci beaucoup Matei, merci Marie. Quel accueil ! Je ne suis pas habitué à tout cela et suis très touché.

J'ai préparé une présentation autour de cet intitulé que vous avons choisi ensemble avec Stefan et Coline : « Quête et enquête dans la fiction ». Peut-être que je peux dire comment j'en suis venu à choisir ces mots de quête et d'enquête. Tout est parti d'un livre de Laurent Demanze qui s'appelle *Un nouvel âge de l'enquête*. C'est un livre d'un professeur de Grenoble sur la littérature contemporaine. C'est un livre formidable qui parle presque exclusivement d'auteurs que j'adore : Philippe Vasset, Hélène Gaudy, Thomas Clerc, Joy Sorman. Tout cela en les inscrivant dans une filiation qui vient de Jean Rolin et Georges Braque. C'est un livre qui parle d'un tournant documentaire que prend à son avis un certain courant de la littérature contemporaine. Je lisais ce livre en étant passionné et en étant très heureux de lire un livre qui parlait d'auteurs que j'aimais et qui m'accompagnaient. Je constatais que j'avais exactement le même projet que ces auteurs qui est celui de raconter le monde qui nous entoure, d'essayer de dire le réel, même le réel le plus ordinaire parfois. Celui de ce qui nous entoure, simplement celui dont notre monde est fait. Et je constatais en même temps que je ne suis pas du tout dans le documentaire. Je n'adopte pas cette forme-là. La forme de la non-fiction ou de l'enquête. J'enquête énormément avant d'écrire mon livre et au moment de l'écrire, je rebascule finalement presque toujours vers la fiction. J'ai envie de vous parler de cela et d'essayer de me demander : Pourquoi cette forme hybride ? Pourquoi ce mi-chemin du documentaire et d'un passage à la fiction ? Qu'est-ce que je vais chercher dans ce décalage que crée tout d'un coup la fiction ? Je vais essayer de raconter un peu comment j'ai écrit certains de mes livres, mais cela se passe presque toujours pareil avec un chemin qui part d'une enquête documentaire et qui va vers un livre qui, à la fin, ressemble quand même beaucoup à une fiction.

Je m'interrogeais sur la raison de cette démarche. Pourquoi la quête et l'enquête ? La première raison que je voyais c'est que, sans cesse, je me posais la question de la nécessité de ce que j'écris. Cela me hante. Je me demande sans cesse pourquoi je veux écrire ce livre. Est-ce que ce livre m'est vraiment essentiel ? Pourquoi j'y tiens ? Au moment de commencer l'écriture d'un livre, on a toujours d'autres idées qui sont concurrentes. On hésite entre plusieurs projets et tout le travail pour moi c'est d'essayer de comprendre lequel parmi ces projets-là m'est le plus nécessaire. J'ai l'impression que j'ai constamment besoin que le livre soit lui-même une quête. Et une quête de quoi ? Je ne le sais pas exactement mais j'ai envie de me sentir un peu comme quelqu'un qui partirait

pour un voyage au cours duquel on ne sait pas bien ce qui va se passer mais dont on sent qu'on a très envie de le faire. À travers la question de la quête il y a la question de la nécessité. Et là-dessus il y a au moins deux textes qui ont été absolument fondateurs pour moi dans ce rapport à la nécessité. Il y a un qui est très connu et je pense particulièrement de vous. C'est le texte *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke. Je l'avais lu quand j'avais dix-sept ou dix-huit ans et je me rappelle le choc très fort que m'ont fait ces phrases : « Une œuvre d'art est bonne quand elle est née d'une nécessité. C'est la nature de son origine qui la juge. » C'est quelque chose que je ressens très fort en face d'énormément de livres. C'est presque un critère immédiat pour moi. Je me dis : « Pourquoi ce livre il a été écrit ? » Parfois j'ai l'impression que cela n'est pas nécessaire pour la personne qui l'a écrit et que cela n'a aucune chance d'être nécessaire pour moi, le lecteur. Donc, je pense qu'il y a quelque chose d'absolument essentiel dans cette exigence fondatrice. Voilà l'autre passage qui m'avait marqué et qui s'était enfoncé en moi. Je m'en souviens très fort comme une règle absolue : « Entrez en vous-même. Cherchez le besoin qui vous fait écrire. Examinez s'il pousse ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez à vous-même. Mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? Demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit : Suis-je vraiment contraint d'écrire ? » Dans cette formulation c'est toute la vie. C'est la question de la vocation et de la vie qu'on décide de consacrer ou pas à l'écriture. Je ne pense pas forcément à la vie toute entière. Je pense à Rilke pour chaque livre parce que je pense qu'on peut avoir décidé d'écrire toute sa vie et parfois se tromper et écrire un livre qui nous était moins nécessaire que d'autres. Au début de chaque livre, j'essaie de me reposer cette question-là. Est-ce que, vraiment, je dois écrire ce livre ou pas ?

L'autre référence est aussi assez classique. Il y a quelque chose un peu grandiloquent dans cette affirmation de la nécessité. C'est un texte de Michel Leiris. C'est la préface à *L'Âge d'homme* - un texte qui s'appelle *De la littérature considérée comme taoumachie*. Il fait le parallèle entre l'écriture et la corrida. Il parle de lui à la troisième personne et il dit cette phrase : « Un problème le tourmentait qui lui donnait mauvaise conscience et l'empêchait d'écrire. Ce qui se passe dans le domaine de l'écriture n'est-il pas dénué de valeur si cela reste esthétique, anodin, dépourvu de sanctions ? S'il n'y a rien dans le fait d'écrire une œuvre qui soit un équivalent de ce qu'est pour le toréro la corne acérée du taureau ? Qui seule en raison de la menace matérielle qu'elle recèle confère une réalité humaine à son art et l'empêche d'être autre chose que grâce veine de ballerine. Voilà, chercher quelque chose comme l'ombre d'une corne de taureau qui viennent donner un enjeu, une gravité, à ce qu'on écrit. Et quand il dit « grâce veine de ballerine », il faudrait éviter que cela ne soit quelque chose de joli et de gracieux. Moi, j'avoue que je n'ai pas de fascination pour la virtuosité. Pas de fascination pour la prouesse technique ou le tour de force. Ce n'est jamais cela que j'admire. Ce qui me touche toujours c'est quand un livre naît exactement de l'endroit juste et avec une sorte d'adresse parfaite. Et que la forme, ensuite, est trouvée pour répondre à cette nécessité. Mais je pense qu'on trouve la forme en partant de l'endroit juste. Une des choses qui me touche très fortement est le racinement infiniment fort du livre dans une nécessité qu'on sent à chaque ligne. Et à partir de là, on reçoit la chose avec une intensité qui, pour moi, est gigantesque.

J'avais pensé lire un passage où je prête à un personnage qui est lui-même écrivain des mots qui disent un peu le sentiment que moi j'ai en écrivant. C'est dans *Les orages*, le dernier livre que j'ai fait. Dans une nouvelle qui s'appelle Fellini. C'est un personnage qui se remet à écrire et voilà ce qu'il dit de lui : « Il ne sait jamais très bien à quoi il veut que son roman ressemble. Il ne sait jamais très bien non plus ce qu'il veut dire ou taire de sa vie. Comme tous les jours, il se remet à mêler le vécu, le rêvé, le fantasmé, l'absolument imaginaire qui paraît vrai et l'absolument vrai qui paraît imaginaire. Où veut-il en venir ? Il est bien le dernier à le savoir. C'est encore et toujours le même

travail de taupe. Encore et toujours le même forage de galerie à l'aveugle. La même percée de tunnels et de cheminées qui mèneront, on verra bien où ». Cela c'est pour m'expliquer un peu du choix du mot « quête » qui, pour moi, est au centre de l'écriture.

Pourquoi parler d'enquête ? C'est là, peut-être, qu'il faut que je fasse une différence. Elle est gigantesque la différence entre la quête et l'enquête. J'ai l'impression que quand j'écris, c'est beaucoup plus une quête. Et dans la quête il y a quelque chose d'en partie inconscient. La quête, elle est intéressante justement pour sa partie non-explicitée et non-résonnée. La quête est comme un appel, une poussée, quelque chose qui nous met en mouvement. Et on cherche moins pour trouver quelque chose que pour essayer de comprendre ce qu'on cherche. Je le ressens très fort quand j'écris. Pour moi, la quête c'est le moteur et la nécessité. C'est ce qui me guide absolument. À l'inverse, je crois que dans l'enquête il y a quelque chose de raisonné, de méthodique. Une enquête est comme une quête qui s'explique, qui s'objective, qui, tout d'un coup, devient un projet délibéré. Que ce soit une enquête judiciaire, ethnographique, sociologique. Tout d'un coup, il y a l'idée d'une méthode et de la mise en œuvre de protocole pour établir un certain nombre de faits objectifs, d'indices et de preuves. Surtout dans l'enquête, il y a l'idée d'un terrain et donc, d'un rapport très fort au réel. Un terrain comme pour les ethnographes ou les sociologues. C'est cela qui me touche dans ces mots. J'ai l'impression que ce que je fais à chaque fois c'est que d'abord, j'enquête. Et toute cette enquête elle vient nourrir après une quête qui est beaucoup plus indéterminée mais qui se prolonge dans l'écriture. J'aime le mot d'enquête parce qu'il très fort du réel. Je vois que souvent le point de départ de l'écriture de mes livres, je vais le chercher dans le réel et presque toujours, l'impulsion est donnée par une rencontre avec le réel. Cela peut être la rencontre avec quelqu'un. Par exemple, tout le livre *Là, avait dit Bahi* est né d'un voyage que j'ai fait en Algérie où mon grand-père avait été fermier au moment où l'Algérie était encore française. Et il a quitté l'Algérie à la toute fin de la guerre d'Indépendance. Je suis retourné là-bas et j'ai rencontré d'anciens ouvriers de sa ferme. Notamment un homme qui était très proche de mon grand-père à l'époque et qui s'appelle Bahi dans le livre. Cette rencontre m'a émerveillé. C'est cela qui a été l'impulsion d'écriture du livre. C'était le choc de cette rencontre. J'ai l'impression que c'est presque toujours plus qu'un choc, c'est une émotion fondatrice. C'est là qu'il y a une nécessité aussi. Il y a toujours quelque chose d'un moment très fort qui est vécu, d'une émotion fondatrice. Et dans le mot d'émotion, il y a le mouvement. On entend le mot « motion » dedans. Il y a l'idée que cela nous donne de l'élan.

Dans *Légende* c'est pareil. Tout à l'heure, je vais vous montrer quelques photos de la Crau et de cet espace dont parlait Laura Alcoba tout à l'heure. Au départ de l'écriture de ce livre, il y a la fascination pour les photos que prend effectivement d'une nacelle un ami photographe, de la découverte de ce décor et après de la rencontre avec lui, du récit qu'il me fait de deux cousins qu'il a eus et qui sont morts du SIDA très jeunes et dans l'histoire desquels je reconnais beaucoup de choses qui peuvent aussi me rappeler des éléments de mon enfance. Là aussi, il y a une émotion fondatrice. Dans *Les Grands* c'est la même chose. J'adorais cette musique qu'on a écoutée au début de la rencontre. Ce morceau de « Dissan Ne M'bera ». Je l'ai écouté mille fois. Un jour, j'ai rencontré tout près d'où j'habitais un des guitaristes du groupe. Il avait vieilli et il n'avait même plus de guitare. Il vivait très pauvrement et il n'avait plus jamais d'occasion de monter sur scène. Au départ de l'écriture du roman, il y a le bouleversement de voir cet homme et de constater le contraste incroyable entre ce qu'il avait été et ce qu'il était maintenant. Une sorte du choc du passage du temps. Voilà, cela peut donc être la rencontre avec quelqu'un, la rencontre avec un endroit, la rencontre avec une chanson. Chaque fois il y a cette émotion fondatrice. Une fois que je suis mis en mouvement, je me lance dans une enquête frénétique. À ce moment-là, je vais me promener partout dans l'endroit que j'ai élu un peu comme le nouveau territoire, le nouveau terrain, le nouveau décor de mon prochain livre. Je vais interviewer des gens, je vais prendre des photos, j'enregistre les gens que je rencontre. Parfois, je m'enregistre moi-même en train de décrire tout ce que je vois autour de moi, en

train de me promener dans les villes. Evidemment, je remplis des carnets entiers de notes préparatoires. Et c'est comme si je cherchais à faire croître en moi le désir que j'ai déjà du livre qui va venir. C'est un peu comme un barrage avec le lac de retenu. Il y a un lac de retenu qui monte. On barre la rivière et le niveau de l'eau monte. Je me dis « Il faut que cela monte. Il faut que cela monte avant que j'ouvre les vannes pour commencer à écrire. » J'ai envie que, d'abord, cela croisse d'être très rempli.

(Présentation de photos sur la préparation de ses romans)

Cela, par exemple, c'est le travail préparatoire à mon roman *Par les routes*. J'avais une carte de France sur laquelle j'avais repéré pleins de noms de villages qui me touchaient. Il y a la Réunion, Allons, Vert, Azur, Orion. Je les ai reportés sur une carte et tous ceux qui sont entourés en bleu, ce sont ceux que je suis vraiment allés voir en voiture. Je passais énormément de temps à aller repérer les lieux. J'ai décidé qu'à Orion il y aura une scène, parce que ce village m'a marqué énormément et le nom me touchait. Il y a des scènes importantes du roman qui s'y passent. On voit aussi le village de Camarade qui est aussi dans les Pyrénées. Et c'est là qu'a lieu la scène finale du roman. J'avais cette carte et je ne cessais de reporter des noms dessus et ensuite, j'allais faire des voyages. Là, on est vraiment dans une méthode qui est celle d'un terrain presque de géographe ou d'ethnographe.

J'ai reproduit quelques photos d'automobilistes dont j'ai pris des polaroids. J'avais décidé que mon personnage, l'autostoppeur, dans *Par les routes* irait comme cela par les routes et photographierait pleins d'automobilistes. Et donc, je l'ai fait moi aussi pour connaître les sensations. Et avec tous ces gens-là, je faisais des interviews. Je leur posais des questions sur leur vie amoureuse. Je faisais pleins d'interviews et je disais « Comment ça va l'amour dans votre vie ? Où est-ce que vous en êtes ? Est-ce que c'est une période heureuse ou pas très heureuse ? Est-ce que c'est important pour vous l'amour en ce moment ? » À chaque fois, je passais un certain nombre de kilomètres avec eux. Je vous montre cela un peu vite, mais c'est juste pour vous dire qu'en amont du livre, il y a un matériau qui est vraiment documentaire. J'étais en train d'écrire *Par les routes* et je suis allé faire un reportage au Mexique. J'ai fait toute la frontière entre les États-Unis et le Mexique, de la côte ouest à la côte est. Tout en stop pour photographier des automobilistes. À chaque fois, je faisais presque deux cents kilomètres avec eux. C'est juste pour vous dire que les romans sont peuplés aussi de tous ces visages. Et après, quand je prête à mon personnage de l'autostoppeur cette fascination pour la sorte de famille que font tous les automobilistes qui dans notre vie nous ont fait faire un bout de chemin. Cela existe très concrètement pour moi parce que je l'ai vécu. J'ai besoin de parler des expériences que j'ai faites.

Cela ce sont des photos de Lionel Roux. Il a une sorte de nacelle de déménageur, sauf que lui il la met au milieu de rien, au milieu de la Crau, et il se lève comme ça. Et il photographie le plat. Dès qu'il y a trop de vent, il est en danger. Il photographie le vide. Ce sont des images qui ont été fondatrices de mon désir d'écrire *Légende*. Quand j'ai vu ces espaces, d'abord, cela me révèle le paysage parce que je connaissais ces endroits. Et quand on passe au ras du sol, on ne voit pas l'immensité. On ne voit pas cette steppe. Voilà, donc là il y a la rencontre avec ces photos qui est fondatrice. Il y a aussi cette charge de toute une histoire. Et par ailleurs, c'est aussi une steppe qui apparaît dans les textes d'Eschyle. Il y a des strates d'histoire antique ou plus récente qui me fascinaient. Tout cela faisait partie de ce qui faisait croître mon désir d'écrire *Légende*.

Et là, on change complètement d'endroit. Cela c'est du matériau documentaire qui a précédé l'écriture de *Là, avait dit Bahi*, mon roman qui se passe en Algérie. C'est la maison où a vécu autrefois mon grand-père. Mais il y a presque soixante ans maintenant. Il était parti de cet endroit depuis cinquante ans au moment où j'y suis allé. Je suis allé là-bas en 2012 et lui, il était parti en 1962. On est retourné là-bas avec celui qui s'appelle Bahi dans le livre. La maison est abandonnée depuis longtemps. C'est lui qui est devenu Bahi dans le livre et qui a vécu dans cette maison après l'indépendance parce que sa famille était une des familles les plus importantes de la guerre d'indépendance contre les Français. En récompense de tout ce qu'ils avaient fait pour l'indépendance, ils ont reçu le droit d'habiter dans cette maison. Après, il l'a quittée au moment où il y a eu la guerre civile en Algérie. Donc, lui aussi il retrouvait ces lieux après presque quinze ou vingt ans. Il était très triste de les voir détruits. Cela c'est le ravin où tous les ouvriers de la ferme se réunissaient clandestinement pour préparer la guérilla contre les Français pendant que mon grand-père dormait là-bas dans la ferme sans rien savoir. C'est un marchand de sable et là, il est dans son camion. Tous les jours, il va acheter du sable. J'allais avec lui dans le camion, on est allé acheter du sable et après, il le revendait le soir sur un chantier. Là, il est en train de téléphoner à mon grand-père. Cinquante ans après. C'était un moment incroyable. Ils se reparlent cinquante ans après. Et ça c'est le tracteur avec lequel il travaillait il y a cinquante ans et qui lui sert encore aujourd'hui. Ce que j'aime beaucoup dans le travail documentaire préalable est que chaque fois cela excède tout ce qu'on pourrait imaginer. Pendant ce voyage en Algérie, j'ai vraiment eu des surprises extraordinaires. Une fois que j'ai ce matériau et une fois que je suis chargé de cette impatience de me mettre à l'écriture, il y a quand même cette question à laquelle il faut que j'essaie de répondre : Pourquoi écrire de la fiction plutôt qu'écrire un texte de non-fiction ? Et je crois que cela a à voir avec le fait que j'aie besoin de ce qu'il y ait une perte de maîtrise. Cela va avec cette quête dont j'ai envie qu'elle soit en partie aveugle, qu'elle m'entraîne plus loin que ce que je pourrais prévoir en préparant le livre trop dans son détail avec une écriture qui serait analytique et surplombante. J'ai vraiment besoin que le moment de l'écriture soit fait d'évènements d'écriture et de choses qui se passent au présent de l'écriture et que je n'avais pas prévues.

Je voulais vous lire un passage qui m'a énormément marqué. Ce n'est pas un écrivain dont j'ai tellement lu les livres. C'est Norman Mailer. Je n'ai pas beaucoup lu ses romans, mais un jour je lisais des écrits de lui, des écrits sur la littérature, qui s'appellent *Morceaux de bravoure*, et il compare Hemingway à Arthur Miller. Pareil, pas d'écrivains non plus que je connais bien, mais ce qu'il dit m'a passionné. Il dit :

L'œil de tous les rêves de Hemingway devait regarder la longue perspective de son suicide de sorte que sa peur du chaos était légitime. Il n'a jamais écrit sur le fleuve. Il satisfait mieux, il créa une esthétiquement américaine en décrivant le camp qui dressait chaque soir au bord du fleuve. Et Miller, l'autre moitié de la littérature, il n'a pas peur de sa fin. C'est un athlète littéraire aussi à l'aise sur la terre que dans l'air ou dans l'eau. 'Je suis le fleuve' est-il toujours prêt à dire. Je suis les rapides et les calmes. Je suis l'écume, le limon et les branches. Quel rugissement quand j'ai passé les chutes.

Cela m'avait beaucoup parlé : l'idée d'écrire soit à côté du livre en train de le préparer et d'anticiper ce à quoi il va ressembler soit une autre façon d'écrire. Ce que je désire c'est faire l'expérience quand j'écris. Je me dis toujours : « Allez, plonge ! Sois le fleuve ! Vas-y, essaye de te laisser emporter ! ». Je me disais que cela a à voir avec une recherche d'intensité d'écriture et aussi de liberté au moment où on écrit. Et moi ce que j'essaie de faire c'est de me créer des conditions d'un libre jeu du fantasme. J'ai besoin que l'écriture soit sans cesse nourrie de la possibilité du fantasme au sens très large. Je vois que presque toujours mes textes commencent par une attaque qui crée un décalage avec le strict documentaire. Par exemple au début de *Légende*, il y a ce sursaut et on s'élève

grâce à la nacelle. On quitte le plan purement réel et on regarde les choses un peu différemment. C'est aussi symbolique. C'est comme si moi je me disais : « Ça y est. Je commence le livre et je dois plonger dans autre chose que mes notes documentaires. » C'est vrai aussi dans *Les Grands*. Dès la première phrase, je fais quelque chose d'un peu sacrilège. Je fais mourir un des personnages du roman. Dulce, elle meurt. Donc, c'est quelque chose d'étonnant. Je m'inspire d'une chanteuse à partir de laquelle je fais un personnage de fiction. Mais cette chanteuse vit toujours et moi, je décide de faire commencer le livre par un pur évènement de fiction qui est l'annonce de sa mort. Je pense que c'est aussi une sorte de geste d'émancipation. Je romps les amarres. C'est comme si je coupais un cordon avec la stricte vérité. Un autre exemple est le début de *Par les routes*. Il est à la première personne. Un écrivain qui a quarante ans. Forcément, on pense que c'est peut-être l'auteur. Mais moi, je sais très bien à ce moment-là que le personnage dit « Je n'ai pas d'enfants et je vis seul. » Moi, j'ai des enfants et je vis en couple. Et donc, je sais très bien qu'à la fois, cela va être moi mais cela n'est plus moi complètement. Je m'émancipe et cela m'autorise énormément de choses. Voilà, je pense ce que je cherche est plus qu'une vérité de faits. J'essaye d'atteindre une vérité émotionnelle. J'essaye de faire que presque tout le livre est écrit pour raconter une scène qui, pour moi, d'emblée, est l'aboutissement de tout le livre. Par exemple dans *Les Grands...* J'écris tout le livre, pratiquement, pour arriver à la scène finale où le personnage est dans une immense tristesse et en même temps heureux parce qu'ils ont fait un concert pour cette chanteuse qui a énormément compté dans sa vie et qui vient de mourir. Il est dans cet état d'hypersensibilité qu'on connaît tous quand on est dans une émotion très grande où la joie et la tristesse peuvent se mêler de façon incessante. C'est la même chose dans *Par les routes*. Tout le roman est écrit pour arriver au moment où il y a comme un vertige et où on se demande si, peut-être, les deux personnages qui sont, au départ, opposés ne sont pas une seule et même personne. Il y a quelque chose d'un abondant au courant du texte. Je ne sais pas quel va être le chemin que je vais trouver, mais profondément cela a à voir avec le désir d'un certain état émotionnel final. Dans *Légende*, tout le livre est fait pour arriver à la fin et au moment où ils redescendent. Il y a un moment où ils sont allés accompagner une transhumance et ils redescendent avec les brebis. Il pleut et ils sont obligés de s'abandonner à la coulée des brebis. Ils doivent ranger les appareils photos et les carnets. Ils doivent juste être acceptés de vivre et d'être dans l'ici et maintenant. Tout le livre est fait pour arriver à cette sensation-là. Et souvent, j'avais entendu dire qu'en musique indienne, tout l'objet du rāga, c'est le nom de morceaux en musique indienne, est de réussir à communiquer une couleur émotionnelle à ceux qui écoutent. J'ai l'impression que c'est cela le fantasme qui guide toute l'écriture du livre. C'est cette tension vers la création de cet état émotionnel final.

Écho de lecture de Fadila ZIJADIC sur *Par les routes*

Chers étudiants, chers professeurs et cher Monsieur Prudhomme,

Je suis très heureuse d'avoir l'occasion de participer à cette première *Rencontre littéraire* en ligne et surtout de pouvoir vous présenter mes impressions sur le roman *Par les routes*. Mais tout d'abord, j'aimerais moi aussi remercier notre invité, Monsieur Prudhomme, d'être avec nous aujourd'hui. Je remercie également tous ceux qui ont participé à la préparation de cette *Rencontre*. Depuis des années, les *Rencontres littéraires* donnent aux étudiants la possibilité de rencontrer des grands noms de la littérature francophone et d'entrer en contact direct avec des auteurs. Je me réjouis que cette *Rencontre* ait lieu aujourd'hui, d'autant plus qu'elle n'avait pas pu se tenir l'année dernière.

Le roman dont je parlerai aujourd'hui lors de cet écho de lecture est *Par les routes*, publié en 2019. Derrière ce titre qui semble si ordinaire se cache une histoire qui est tout sauf ordinaire. Un

jour, Sacha, un écrivain, arrive à V., une petite ville où il espère pouvoir entamer une nouvelle vie et commencer à écrire son prochain livre. Également installé à V. : l'autostoppeur, un ancien ami de Sacha, avec qui il a voyagé en France il y a presque vingt ans. Lors de leur rencontre à V., Sacha remarque à quel point la vie de l'autostoppeur semble avoir changé : marié et devenu père, l'autostoppeur semble avoir laissé derrière lui ses anciens voyages. Et Sacha ? Il n'a jamais cessé d'être cet homme plutôt solitaire, passionné de livres. Mais revoir son ancien ami ravive dans l'autostoppeur le désir de repartir, de visiter autant de lieux en France que possible, de recommencer son existence de vagabond. Et pourtant, il n'est jamais parti, est toujours présent dans les pensées de son épouse Marie, de leur fils Augustin et évidemment celles de Sacha.

J'ai lu ce roman deux fois : la première fois au début de l'année 2020, lors de ma participation à un séminaire de Monsieur Nowotnick sur les œuvres de Monsieur Prudhomme. Une deuxième fois, il y a quelques semaines durant la préparation de cet écho de lecture. Et chaque fois, ce roman a eu un effet fascinant mais complètement différent sur moi. J'aimerais, maintenant, vous parler un peu plus des réflexions et des sentiments que ce livre a suscités en moi et qui m'ont fait vite remarquer la valeur particulière de cette œuvre. Lors de la première lecture de *Par les routes*, c'étaient les dimensions, on pourrait dire, philosophiques et existentielles, qui m'ont fascinée. Des extraits comme celui-ci : « Que faire. Moi cette question je me la pose à propos de la vie tout entière. À ton avis qu'est-ce qu'il faut faire tout court. De la vie. De la mort. De l'amour. » Ou bien des extraits comme celui-ci : « Et pourquoi ce conditionnel passé toujours. Pourquoi cet éternel *j'aurais pu, nous aurions pu*. Tu peux, disait la fille. Tu peux là maintenant, tout de suite. C'est là, regarde. Ça te tend les bras. »

C'était précisément durant cette première lecture que j'étais sur le point de quitter ma vie en Allemagne, mes amis, ma famille pour entamer une nouvelle vie autre part. Un peu comme le protagoniste Sacha. Mais c'était des doutes tels que « Et si cela ne marche pas ? », « Et si tu perds tout ? » qui m'en empêchaient. Et là, je suis tombée sur ces phrases rassurantes dans le roman qui me faisaient ensuite penser : « Si cela ne marche pas, tu reviens. Ce n'est pas la fin du monde. » De plus, c'était les dimensions intertextuelles du roman qui me plaisaient beaucoup durant ma première lecture. Les allusions à Flaubert et à *L'Éducation sentimentale* ou la chanson du fameux manteau bleu de Cohen. Je trouvais fascinant qu'un roman puisse faire allusion à tellement de choses en même temps, qu'il puisse se construire des chapitres si denses et riches, et pourtant, raconte une histoire si simple. C'étaient ces questions existentielles et philosophiques dans le roman ainsi que ce côté un peu romantique autour du destin de l'autostoppeur qui me donnaient l'impression que je quittais le monde autour de moi et que j'entrais dans une dimension supérieure qui me faisait réfléchir au sens de la vie, à toutes les vies potentielles qu'on peut mener. Au fait que rien n'est écrit dans le marbre, qu'on a toujours la possibilité de tourner la page, de commencer quelque chose de nouveau dans la vie. Que rien ne nous en empêche vraiment.

Et ensuite, durant la deuxième lecture de *Par les routes*, c'était un aspect entièrement différent qui m'a frappé : la présence et l'absence simultanée de l'autostoppeur. L'effet qu'il a sur l'existence des gens autour de lui. L'effet qu'il a même sur le lecteur. Je me surprénais en train de chercher dans les énumérations des villes visitées par l'autostoppeur une ville près de mon domicile et chaque fois que j'en trouvais une parmi toutes celles que je ne connaissais pas, je me disais : « Ah oui, il était tout près, ce n'est qu'à quelques kilomètres d'ici ! » Je dévorais chaque page en espérant apprendre sa prochaine destination, la prochaine route qu'il commencera. Tout comme Marie, Augustin et Sacha, je cherchais à comprendre les prochains pas de l'autostoppeur mais aussi la raison pour ce désir insatiable de partir, de quitter sa famille. C'est fascinant qu'un caractère fictif puisse non seulement avoir un tel impact sur les autres caractères d'une œuvre mais également sur le lecteur lui-même.

Pour finir, il ne me reste donc qu'une chose à dire : merci, Monsieur Prudhomme pour ce beau livre. J'ai déjà hâte de lire votre nouveau roman *Les orages*. Merci de votre attention.

Écho de lecture de Daria Isaeva sur *Par les routes*

Bonjour à toutes et à tous,

Je voudrais aussi remercier Sylvain Prudhomme d'être ici aujourd'hui. Merci également à tous les organisateurs de cette Rencontre littéraire. C'était vraiment très intéressant de vous écouter et de voir, surtout, les photos que vous avez prises pendant vos voyages en autoroute. J'aimerais bien partager mes émotions par rapport au roman *Par les routes*. Pour commencer, je vais parler un peu du sujet de ce roman. Ce roman se déroule à V., une petite ville du Sud-Est de la France. Les trois personnages principaux forment un triangle d'amour. Ce sont Sacha, l'autostoppeur et Marie. Sacha a quarante ans, il est écrivain et il décide de quitter Paris pour s'installer à V. L'autostoppeur est son ancien ami et il vit ensemble avec sa femme Marie et leur fils Augustín. Marie est traductrice de livres italiens et leur vie semble être heureuse et complète. Cependant, l'autostoppeur part de plus en plus en voyages en autostop et de cette sorte, Sacha remplace au fur et à mesure l'autostoppeur et devient un amant de Marie. Maintenant, j'aimerais passer à mon écho. Le titre de ce roman m'a tout de suite intéressé parce qu'il renvoie un peu au roman *Sur la route* de Jack Kerouac. Au fil de la lecture j'ai remarqué que ce n'était pas du tout dû au hasard. Tout comme Dean Moriarty, le personnage central du roman de Kerouac, l'autostoppeur dans *Par les routes* a aussi cette passion pour les voyages en autostop. Il ne peut pas s'imaginer sa vie sans les voyages et même après son mariage et la naissance de son enfant, cela ne l'empêche pas de poursuivre ces aventures. Premièrement, ce que j'ai ressenti c'était le style d'écriture. C'était comme dans un poème pour moi. Si doux. Si mélodique. Si délicat. Et j'ai lu ce roman en écoutant de la musique classique pour créer cette ambiance mélancolique et cela a vraiment très bien marché. Ce qui est aussi remarquable dans ce roman est le nombre de cas d'intertextualité. Pendant la lecture de ce livre, on en découvre plusieurs et il y a de nombreuses mentions de livres, de chansons et d'œuvres d'art comme par exemple Gustav Flaubert, Marco Lodoli, et encore plein d'autres auteurs, plein d'autres œuvres sont évoqués dans ce roman. En plus, c'est grâce à ce roman que j'ai découvert Leonard Cohen, dont je connaissais, bien sûr, des chansons auparavant, mais pas son nom. Sa chanson *Famous Blue Raincoat* est l'un des exemples d'intertextualité les plus illustres dans ce roman. Cette chanson est censée être autobiographique et elle porte aussi sur un triangle d'amour entre deux anciens amis et une femme qui s'appelle Jane. C'est une histoire qui s'est passée il y a longtemps, mais une nuit à quatre heures du matin, Leonard Cohen décide d'écrire une lettre à cet ancien ami et il lui révélait ses sentiments. Bien qu'il soit son ennemi, Monsieur Cohen le remercie pour aider sa femme, pour être là pour elle et pour la rendre plus heureuse. Bien que Jane soit maintenant la femme de personne, il est soulagé que cela se soit passé comme ça. Sans doute, il existe un tas de parallèles entre les deux œuvres, entre le livre et la chanson. La signification de cette chanson, l'ambiance qu'elle dégage correspond à *Par les routes*. Sacha aime cette chanson : « J'écoute Cohen et je pense à l'autostoppeur. Je me demande où il vit, s'il est seul, s'il est heureux. » Il réfléchit aussi sur sa création et si, en réalité, c'est une chanson autobiographique où il y avait cet autre ami, ou si Leonard Cohen fait appel à lui-même, mais plus jeune. D'autres pensent qu'il n'est qu'une figure de sa jeunesse, de ses années de vagabond. Par conséquent, il est possible qu'il s'adresse à lui-même du passé où il était, peut-être, plus audacieux, plus aventureux et libre que Leonard Cohen d'aujourd'hui. Il a osé faire des choses qui ne sont plus disponibles pour lui. Cet ennemi du passé incarne le rêve de la disponibilité et la liberté. Il existe donc non seulement des similarités au niveau du sujet mais aussi au niveau du redoublement dont vous avez déjà parlé. Est-ce que Sacha et l'autostoppeur ne sont-ils pas que les deux parties d'une seule personne ? Incarnent-ils ces deux polarités qui, une fois combinées, peuvent

créer une sorte d'idéal. L'autostoppeur est celui qui vit, qui découvre le monde, et Sacha est celui qui le décrit.

Je voudrais terminer mon écho de lecture avec des paroles de Sacha : « Le monde se divise en deux catégories. Ceux qui partent et ceux qui restent. » C'est un roman qui explore beaucoup d'enjeux complexes de la vie. Qu'est-ce que c'est le choix ? Le destin ? Jusqu'à quel moment pouvons-nous avancer dans nos désirs égoïstes ? Est-il possible d'être là pour les autres et en même temps ne pas oublier ses propres souhaits ? Je suis d'accord avec l'opinion de Florence Beaugé, la journaliste du journal *Le Monde* qui a écrit : « *Par les routes* se garde bien d'y répondre, mais offre à chacun un miroir qu'on prend même volontiers au long de son propre chemin. » Au fil de la lecture je me suis également posée cette question : « Quel choix aurais-je pris si j'avais été à la place de l'autostoppeur ? La liberté totale vaut-elle de renoncer à sa famille, à sa vie bien rangée ? » Je pense plutôt que non, mais l'idée de passer quelques années à parcourir le monde semble bien alléchante. Merci beaucoup pour ce livre et merci d'être là aujourd'hui.

Un extrait de la chanson *Famous Blue Raincoat*

It's four in the morning, the end of December
I'm writing you now just to see if you're better
New York is cold, but I like where I'm living
There's music on Clinton Street all through the evening.
I hear that you're building your little house deep in the desert
You're living for nothing now, I hope you're keeping some kind of record.
Yes, and Jane came by with a lock of your hair
She said that you gave it to her
That night that you planned to go clear
Did you ever go clear?
Ah, the last time we saw you, you looked so much older
Your famous blue raincoat was torn at the shoulder
You'd been to the station to meet every train
And you came home without Lili Marlene
And you treated my woman to a flake of your life
And when she came back she was nobody's wife.
Well I see you there with the rose in your teeth
One more thin gypsy thief
Well, I see Jane's awake --

Écho de lecture de Julia Wüster sur *Légende*

Bonjour, j'aimerais moi aussi vous partager mes impressions par rapport au roman *Légende*. Dans ce roman, il s'agit de quatre personnages principaux. Parmi eux, deux sont déjà morts et deux vivent dans le présent. Mon personnage préféré est Nel. Nel est le fils et le petit-fils de bergers, et il vit au sud de la France. Il est photographe. Il photographie des paysages et, particulièrement, la Crau. La Crau est une grande plaine aride avec beaucoup de pierres et de cailloux. Nel y passe des heures à prendre des photos. Un jour, Nel rencontre Matt. Il est un personnage rayonnant. Il est sportif, toujours motivé et il a beaucoup de succès. Les deux hommes deviennent des amis et puis, Matt veut faire un film sur deux frères légendaires qui s'appellent Fabio et Christian, et qui y ont vécu dans les années 1970 et 1980. Ces deux frères étaient très connus dans la région. Ils sont morts à un très

jeune âge et le même jour. En effet, ces deux frères ont été des cousins de Nel. Quand Matt cherche à reconstruire la vie de ces deux frères, il plonge aussi dans le passé familial de Nel – ce qui est parfois un peu problématique. Dans le roman, deux mondes totalement différents se croisent. D'un côté, le monde des bergers - donc, plutôt la famille de Nel - qui passent des semaines avec leurs moutons et les chiens dans la solitude et dans la nature. C'est un monde très calme. De l'autre côté, on découvre la Chou. C'était une boîte de nuit très populaire où les deux frères allaient souvent pour faire la fête.

Ce qui me plaît beaucoup est le fait qu'on découvre toute une époque, l'époque des années 80, avec l'apparition du SIDA, etc. On découvre cette époque à travers la vie personnelle de quelques personnages. On apprend leur façon de vivre, leurs pensées, leurs craintes, et on peut, donc, imaginer comment c'était de vivre à cette époque-là. Je trouve que les personnages sont décrits de manière très honnête et réaliste avec leurs hauts et leurs bas. Par exemple, on comprend au fur et à mesure pourquoi Nel préfère la solitude et pourquoi il est devenu photographe. C'est en relation avec son père qu'il était forcé de devenir berger. Pendant la lecture, on se retrouve face à des différents styles de vivre. Comme, par exemple, les bergers qui vivent dans la solitude, dans la nature, ou comme Fabien, un personnage très extravagant, qui était steward et qui était passionné de musique et de littérature. Ou encore Christian qui était plutôt un bagarreur, qui cherchait le trouble, qui cherchait à se battre et qui était chasseur de papillons à Madagascar.

En lisant ce roman, on se demande parfois ce qu'on trouverait chez nous, dans notre famille, si on faisait une enquête de notre famille, comme le fait Matt, et ce qu'on trouverait si on interrogeait nos voisins, nos amis ou les amis de nos parents - si on cherchait des photos de nos grands-parents. Et enfin, je me suis posée la question de savoir ce qui est le but ou plutôt le message de ce roman. J'ai trouvé deux questions que Nel pose à Matt qui pourraient peut-être répondre à cette question : « Est-ce que ce n'est pas toujours un peu sa propre mort qu'on prépare en relisant la vie des autres ? Est-ce que ce n'est pas surtout à ce que servent les histoires ? Me tendre un miroir ? » Le roman peut donc être comme un miroir qui nous montre quelle vie nous préférons ou avec quel caractère nous pouvons nous identifier. Nous pouvons apprendre quelque chose sur notre propre identité en lisant ce roman. Merci beaucoup.

Stephan Nowotnick sur la vie secrète des romans de Sylvain Prudhomme

Il y a une vie secrète des romans de Sylvain Prudhomme. Une vie secrète que j'aime beaucoup. Elle ne se dévoile pas tout de suite. Elle se dérobe à une première lecture. Elle préfère la clandestinité parce que telle est la nature du secret. Il faut apprivoiser ces textes, les relire, entrer et rentrer dans leur vie apparente pour découvrir le côté secret des choses. Pour entrer pour de bon dans un univers romanesque d'une densité singulière. Un univers qui est fait, tout d'abord, d'une multiplicité d'histoires racontées, un tissu narratif complexe qui fait douter, parfois, le lecteur quelle histoire il est en train de lire. La totalité des références intertextuelles est impressionnante. La littérature commente la littérature. Elle se réfère à elle-même. Une histoire peut toujours en cacher une autre. Pareil aux poupées russes. Le roman il va de sa petite voix secrète. Secrets restent aussi les personnages à identités potentiellement multiples qui évoluent incertains et en tâtant dans leur vie. Ou bien encore l'exemple dans *Légende*. Est-ce qu'on est en train de lire l'histoire de la Chou ? Est-ce que nous lisons l'histoire des deux frères ? Est-ce que nous lisons l'histoire de la Crau ? Est-ce que, enfin, l'histoire de la transhumance des moutons vers la plaine de la Crau ? On ne le sait pas trop bien. Il y a quatre histoires qui s'ouvrent les unes après les autres. Quatre secrets qui invitent à la découverte sans permettre d'être éclaircies tout à fait. Roman à visages multiples et aux couches

successives à découvrir. Au lecteur de décider par le charme de quel secret il préfère se laisser entraîner.

Une autre vie secrète qui héberge les romans de Sylvain Prudhomme et qui m'a amené à intituler mon cours sur son œuvre « Une poétique de l'ordinaire » : avec ses romans nous sommes bel et bien, indubitablement, en face de textes narratifs. Et assujettis aux lois du genre. Une histoire qui se déroule dans un temps et lieu donné et qui est organisée dans un récit qui donnerait envie à Gérard Genette de nous l'expliquer dans les règles de l'art. Mais pour le dire avec Marc Lavoine dans une de ses chansons : Il y a de la poésie en l'air, je crois. C'est un art poétique qui ne dit pas son nom. En effet, à tout moment, il y a une poésie qui naît des choses ordinaires de la vie, quotidiennes, chez Sylvain Prudhomme et qui n'a pas besoin de moments exaltants et qui donne congé, et ne serait-ce que pour un moment, à la prose de la vie. Que ce soit la marée des cartes postales ou l'ivresse du voyage dans *Par les routes*. Que ce soit l'envoûtement créé par l'éternel route des bergers pareille à elle-même depuis que le temps d'Hercule et qui descendent vers la Crau dans *Légende*. Ou que ce soit une amie de Bahi, d'éducation plus que modeste mais citant à la prédilection Victor Hugo dans *Là, avait dit Bahi*. Sylvain Prudhomme a l'art de doter les détails les plus anodins de son univers romanesque de force poétique. C'est cette vie secrète d'une poésie ordinaire que j'admire dans ses textes. Desquels émane un humanisme moderne profond, une grande amitié, je dirais presque une tendresse, pour les êtres qu'il crée ou qu'il évoque dans ses fictions. L'autostoppeur aux idées utopiques, Bahi heureux et riant de toutes ses forces avec sa bouche édentée en réparant pour la 360^{ème} fois son vieux camion, ou Matt, créateur d'images, et connaisseur de l'âme humaine qui prend d'assaut les sentiers des Alpines, un athlète insouciant tout en étant un vrai cœur d'or. C'est peut-être, tout compte fait, cet humanisme chaleureux qui est à la source de la vie secrète des romans de Sylvain Prudhomme. Mais je suis beaucoup trop bavard, veuillez m'en excuser. Lisez vous-même. Vous allez voir. Vous allez partager l'essor de tous les personnages de Sylvain et à leur image, vous allez devenir un chasseur de secrets enfouis. Bonne lecture. Bonne chance et merci pour votre attention.

Table ronde

M.C. : Peut-être qu'on peut donner la parole à nos étudiants, à nos invités, au public avec la possibilité de poser la question soit à l'oral soit via le chat. On peut peut-être commencer par une question qui était des échos de lecture.

D.I. : C'est une question assez banale pour commencer. Quel personnage de *Par les routes* préférez-vous le plus ? Parce que vous avez déjà dit que vous ne vouliez pas être associé à Sacha.

Sylvain Prudhomme : Moi, j'avais vraiment l'impression en écrivant ce livre de me couper en deux. C'est comme si à l'autostoppeur je prêtais toute la partie de moi qui aimait l'aventure en quelque sorte. Et à Sacha je prêtais toute la partie qui avait envie de construire et envie d'approfondissement, en fait. Le livre était vraiment écrit dans un vrai débat intérieur entre les deux. Et j'étais parfois agacé par l'autostoppeur, très fort agacé. À d'autres moments, j'étais agacé par Sacha. Et à la fin, le personnage que je préfère c'est Marie. C'est beaucoup son histoire à elle. Il lui faut énormément de liberté pour vivre avec l'autostoppeur. Il n'y a pas de liberté de l'un sans liberté de l'autre. Il faut une grande liberté dans sa tête pour accepter cette vie-là. Et donc, je crois que celle dont je suis le plus proche c'est Marie. Parce que Sacha est tout entier fait de l'envie de rester. L'autostoppeur, il est tout entier fait de l'envie de partir. Marie est dans des doutes et dans des hésitations qui sont les nôtres, je pense. Je pense que c'est d'elle dont je suis le plus proche. Voilà.

D.I. : Merci beaucoup.

Sylvain Prudhomme : Merci à toi.

S.N. : Comme je le dis toujours. Posez des questions. Il n'y a pas de questions banales. C'est le moment.

Sylvain Prudhomme : Exactement. Ni mauvaise question ni banale question. Cela n'existe pas.

J.W. : Avez-vous un seul message que vous voulez faire passer par vos romans ?

Sylvain Prudhomme : Je ne dirais pas un message qu'on peut formuler de façon abstraite. Non, parce que je pense vraiment que je ne sais rien de la vie que je pourrais énoncer comme cela. Mais peut-être que, effectivement, tous mes livres, en revanche, sont chaque fois animés de l'envie de raconter des choses que je trouve belles dans la vie. Il y a cela, je pense, sans cesse. Involontairement, il y a quand même un goût de la vie et une assez grande conviction que malgré le temps qui passe, malgré le fait terrible que tout s'en va et que tout le monde passe, il y a des gens qui se tiennent et qui prennent une sorte d'art de vivre.

J.W. : Merci beaucoup.

E.K. : Combien de temps prenez-vous pour la recherche avant que vous ne commenciez à écrire ou est-ce que vous le faites en même temps ?

Sylvain Prudhomme : C'est une bonne question. Cela précède toujours l'écriture. Il y a un long moment où je cherche, je tourne autour du livre et j'accumule des notes. Je suis plus heureux quand j'écris vraiment le livre. Parce que quand je suis en temps de le préparer, j'ai parfois l'impression de ne pas travailler. J'ai l'impression de ne rien faire et je pense qu'il y a un moment où je ne supporte plus d'attendre. Et là, c'est moment d'y aller. Et je commence vraiment à ce moment-là. Mais parfois, la phase préparatoire dure presque un an. Et l'écriture après... *Là, avait dit Bahi* je l'ai écrit en trois mois, je pense, c'est le plus rapide. Et je trouve que c'est un bon signe, en général, quand on écrit vite. Je ne sais pas ce qu'en pense Laura. J'ai l'impression qu'il y a une sorte d'élan qui dit aussi que le livre est en train de naître avec une évidence qui est bon signe aussi. Cela veut dire qu'on est au bon endroit, que c'est juste le temps qu'on a trouvé, la note qu'on a trouvée. Laura, comment tu vis la chose ?

L.A. : C'est vrai que quand je cherche trop, c'est qu'il y a un problème. Mais là, en l'occurrence, cela m'inquiète un peu ce que tu dis parce qu'il y a un livre, j'y reviens régulièrement et je sais que je n'ai pas trouvé quelque chose que je vais trouver. Pour l'instant, je cherche encore et cela fait bien plus d'un an. Mais c'est juste. On trouve l'entrée et parfois on tourne beaucoup avant de trouver l'entrée.

Sylvain Prudhomme : Oui, je suis d'accord. C'est exactement ça. C'est comme si on cherche l'entrée. C'est ce que je ressens aussi. J'ai mis longtemps à écrire *Légende*. J'ai mis peut-être deux ans. Je m'y suis repris à plusieurs fois parce que je l'avais d'abord écrit sous une forme et je n'avais pas vraiment trouvé ma place dans le livre, pourquoi je l'écrivais. Et c'est à partir du moment où il y avait eu Nel et Matt, les deux personnages qui enquêtent, que c'était ma place. J'étais Nel et Matt à la fois. Donc je comprenais pourquoi j'écrivais cette histoire. Parce que j'étais mes doubles en quelque sorte. Je pense que cela a été le livre le plus long à écrire.

E.K. : Merci.

L.W. : Moi aussi j'ai une question quant à la recherche. J'étais impressionné de tout ce matériel que vous montré tout à l'heure. Et c'est la raison pour laquelle je voulais vous poser une question métallittéraire pour savoir ce que vous faites avec tout ce matériel, les photos, les notes. Parce que cela s'accumule avec tous les livres que vous publiez. Et je voulais savoir si vous vous imaginez de les

réutiliser pour un autre roman à écrire. Ou si peut-être toutes ces notes et tout ce matériel pourraient devenir une propre œuvre. Si je pense, par exemple, au chef-d'œuvre *Marelle* de Julio Cortázar. Quelques années après la publication, on a publié un cahier avec toutes les notes et tous les dessins qu'il avait préparés. Qu'est-ce que vous planifiez avec ce matériel énorme de recherche ?

Sylvain Prudhomme : Alors dans le cas de *Marelle* c'est un chef-d'œuvre absolu de la littérature. Je ne sais pas si cela intéresse suffisamment de gens de connaître les coulisses de l'écriture de *Par les routes* ou de *Légende*. Mais en tout cas, c'est là. Je garde tout cela, bien sûr, et pour moi, c'est très associé à chacun de ces livres-là. Parfois cela continue de travailler en nous et finalement on a envie d'aller repuiser dans ce matériau longtemps après. D'une autre façon, en fait, parce que cela vient rencontrer un autre désir d'écriture plus tard. Pour moi, ce sont les portraits d'automobilistes américains de la frontière avec le Mexique. Au début, j'ai fait un reportage pour une revue qui s'appelle *Amérique* qui est en kiosque. Et j'ai fait un reportage pour eux, mais c'était un reportage écrit de façon assez journalistique. Et j'avais une petite frustration parce que j'avais énormément de matière. J'avais interviewé chacun des automobilistes pendant peut-être des fois deux à trois heures. J'avais des cahiers entiers de récits de leurs vies. Et après le reportage, grâce au diapositifs et à mes notes, j'ai fait aussi des monologues pour le théâtre où on entend chacun des automobilistes qui parle longtemps. Et là, j'ai la possibilité de déployer leur parole. Cela existe de façon autonome comme un objet pour la scène théâtrale. Des fois le matériau a plusieurs vies.

C.E. : Bonjour. Merci pour avoir décrit comment la naissance d'un livre commence vraiment. J'ai une question justement par rapport à la quête. Vous avez bien expliqué que toute nécessité de lecture prend son point de départ dans une émotion très forte qu'on vivait finalement dans la réalité ou en tout cas face à la réalité. Et qu'ensuite, il y a cette quête qui se fait dans le livre. Donc cet abandon, cette liberté, que vous avez en créant de la fiction, je me demandais quand est-ce que vous avez l'impression que la quête est finie ? Ou est-ce que vous avez cette impression ? À quel moment vous vous dites « Là, le livre est bien comment il l'est. Là, je peux m'arrêter. » Et aussi en rapport avec le lecteur après. Comment cela se passe pour vous quand votre livre est publié ? Vous l'avez ouvert au monde et des tas de lecteurs vont les lire et avoir leurs réactions finalement, qui sont certainement très intéressantes et peut-être qui vous surprennent parfois. Peut-être que certains lecteurs voient des choses dans vos œuvres que vous n'aviez pas vraiment vues vous-même.

Sylvain Prudhomme : Par rapport à la fin du livre, j'ai souvent à peu près la fin en tête. Le début et la fin, c'est la seule chose que j'ai pratiquement. Et quelques idées d'étapes intermédiaires et des points par lesquels je veux passer. Par exemple dans *Par les routes*, je voulais qu'à un moment, les deux amis se retrouvent seuls sur la route. Je voulais qu'à un moment, il y ait un face-à-face entre Marie et l'autostoppeur. Que ce soit elle qui le prenne en stop et qui s'explique. Cela me paraissait indispensable qu'il y ait ces chocs entre les personnages principaux. Mais je ne savais pas du tout comment cela allait se passer. J'avais, en revanche, l'idée de la fin. De la fête finale et de la disparition de l'autostoppeur qui finit presque par s'évaporer. Et on se demande s'il a même existé un jour. S'il n'était pas qu'une projection depuis le début d'une partie de Sacha. La fin, finalement, je sais que c'est la fin parce que depuis le début je sais que cela va être ça la fin. Et la question c'est quel chemin je vais prendre pour y arriver. Je suis toujours surpris de voir que c'est beaucoup plus long que je ne pense. Souvent, je me dis : « Voilà, ça y est. Je commence à m'approcher de ces scènes finales. » Et puis, non. Le livre n'est pas encore prêt. L'ambiance du livre n'a pas encore viré vers la couleur que je veux lui donner à la fin. Cela, sincèrement, c'est le grand bonheur de l'écriture. C'est un débat sans cesse avec soi-même et avec beaucoup d'inquiétude parce que on voit qu'on est en train de s'éloigner et que la fin, non seulement, ne s'approche pas, mais qu'elle est en train de s'éloigner. On a des moments de découragement mais c'est comme si une fois qu'on arrive, enfin, là où on espérait arriver, c'est comme si on pouvait se retourner et voir tout ce qui a été traversé. C'est

vraiment de l'ordre de la traversée. Je suis toujours heureux quand j'arrive à la fin parce que c'est comme si je ressortais de toute une matière. Je vois cela vraiment comme de l'eau, comme si on avait passé un fleuve et on est arrivé sur "l'autre rive ». D'abord, on est content, quand même. Après, on n'a vraiment pas de certitude. On ne sait pas du tout si d'autres vont avoir envie de faire cette traversée. On l'espère. Moi, je trouve que c'est toujours un bon indice si nous, on l'a faite avec intensité. Je me dis qu'il y a un chemin pour une intensité possible que j'espère d'autres vont revivre en faisant la même traversée. Mais on est très fragile au moment où le livre est terminé. Je le donne à lire à deux personnes : mon éditeur, avec qui je suis très ami, et ma compagne. Je suis dans mes petits souliers. J'attends leurs réactions avec très peu de certitude. Après, on est rassuré quand on voit qu'une personne, puis d'autres font ce chemin avec plaisir. Et puis, il y en a qui ne le font pas avec plaisir et qui n'en ont pas envie. C'est comme les gens qui préparent les sentiers en forêt. Il y a des gens qui essaient de préparer toute une traversée en préparant un point de vue sur tel endroit et en disant : « Ça sera beau de passer par ici. » Et après, des gens viennent ou ne viennent pas. Mais oui, on est fragile quand c'est terminé. On se demande un peu.

C.E. : Qu'est-ce qui se passe quand on a beaucoup d'écho négatif ? Comment est-ce qu'on se sent ? Est-ce que vous remettez, ensuite, votre travail complètement en cause ? Parce qu'il est, quand même, né d'une émotion et cette émotion était vraie ? Est-ce que c'est destructeur ?

Sylvain Prudhomme : J'ai l'impression qu'on le sent un peu quand on n'a pas réussi. On le sent. Cela ne m'est jamais arrivé d'être hypercontent de quelque chose. Quand on a terminé et quand on se dit : « Là, c'est bien ! », cela correspond quand même à une netteté. On a trouvé l'entrée, comme le disait tout à l'heure Laura. L'intuition est assez fidèle. Il y a des moments où cela m'est arrivé d'avoir des retours très mitigés de ma compagne. Je lui donnais quelque chose en sachant que cela ne tenait pas complètement debout. À ce moment-là, on est content qu'on nous le dise avant que cela soit montré à tout le monde. On reçoit la confirmation de quelque chose qu'on a souvent déjà senti.

C.E. : Est-ce que vous relisez beaucoup vos textes pendant que vous écrivez ? Est-ce que vous relisez souvent vos textes du début à la fin ?

Sylvain Prudhomme : Je ne relis pas le temps que j'écris. J'avance. C'est un conseil que je peux donner à celles et ceux qui écrivent. Il faut avancer. On peut éternellement reprendre les premières pages et cela finit par assécher un peu parce que cela ne sera jamais parfait. C'est aussi à mesure que cela avance et qu'on trouve le ton juste. Un livre s'accorde petit à petit et à la fin, on va de plus en plus vite quand on écrit. On trouve des choses, chemin faisant, qui aident considérablement à reprendre le début. À la fin, on a trouvé, la forme qui convient rétrospectivement au début. Voilà, je dis toujours : « Faut avancer ! »

F.Z. : Ma question se penche sur votre choix ou non d'attribuer des prénoms à vos personnages. Pourquoi avez-vous choisi de nommer Sacha et Marie, par exemple, et l'autostoppeur s'appelle « l'autostoppeur » ?

Sylvain Prudhomme : C'est vrai que c'était une volonté. Je n'arrivais pas à donner un prénom à l'autostoppeur. Parce que, tout de suite, un prénom fige un peu. Ça banalise. J'avais envie que le personnage soit tout entier caractérisé par l'énigme de sa vie et de ce choix qu'il a fait de toujours repartir comme ça. D'être toujours insaisissable. Cela fait écho au fait qu'on n'a pas de prise sur lui, qu'il est toujours au loin. Il n'a pas de téléphone, on ne peut pas le joindre et on ne peut même pas

le nommer. Je m'en suis rendu compte seulement en écrivant le livre que cela avait des effets intéressants pour moi au moment d'écrire. Comme je ne pouvais pas toujours dire « l'autostoppeur », j'étais obligé de dire « il ». Et Marie et Sacha quand ils parlent de lui, ils parlent de lui simplement en disant « il » : « Tu sais où il est ? Tu sais quand est-ce qu'il revient ? » Cela prend une place gigantesque. Il suffit de dire un pronom à la troisième personne, il suffit de dire « il », et on sait que c'est lui. En fait, on parle tout le temps de lui et lui, il est absent mais en même temps, il est envahissant, étouffant par son absence. Je pense que c'est un effet du fait qu'il n'a pas de prénom. Dès qu'on utilise le pronom *il* dans le livre, on sait que c'est lui. Cela m'intéressait comme effet d'écriture dans le texte.

F.Z. : Est-ce que cela vous arrive de relire certains extraits de vos textes et de vous dire que vous écririez maintenant certains extraits de manière différente ?

Sylvain Prudhomme : Bien sûr. Heureusement, on n'est pas amené à relire souvent ses propres livres. Ils sont écrits, donc on réfléchit au prochain. On n'est pas en train de relire nos propres livres. Mais parfois, cela arrive dans une librairie qu'on nous demande de lire un passage d'un livre ancien. Et, bien sûr, que parfois on tombe sur un détail où on se dit : « Là, il y a quand même quelque chose où j'aurais aimé modifier. » Et même parfois, il y a des livres entiers où on ne les aurait pas écrits comme ça et où on n'aurait pas choisi cette entrée-là. Je pense qu'on est condamné à cela. C'est normal puisqu'on évolue et on change. Même nos questions ne sont plus les mêmes à mesure que le temps passe. On se déplace et la vie nous fait poser d'autres questions. On découvre aussi des possibilités formelles dont on n'avait pas idée au moment où on a écrit certaines choses. Moi, je n'ai pas de regrets de cela parce que je trouve que le livre est la vérité d'un moment de notre vie et des questions qu'on se posait à cet instant de notre vie. Il est la photographie de la façon dont on s'y prenait pour raconter une histoire. Et l'inverse est vrai aussi. C'est-à-dire qu'il y a des choses qu'on a l'impression qu'on ne serait plus capable d'écrire parce qu'on pose plus de questions, un peu trop de questions parfois, dix ans après. Il y a aussi des fois une sorte d'élan et de fougue d'insouciance de certaines choses qu'on a écrites il y a longtemps. Et parfois, on n'a plus cette insouciance parce qu'on a plus de conscience. Les deux ont leurs avantages. De toute façon, c'est comme cela. On n'y peut rien. C'est comme le fait de vieillir et de changer.

S.N. : J'ai deux questions. Une question par rapport à la forme, une autre par rapport à l'ambiance de tes romans. Tu as dit tout à l'heure que tu ne cherches pas explicitement des expériences d'ordre formel ou narratologique. Quand j'ai attaqué le roman *Là, avait dit Bahi*, je me suis dit : « Quand est-ce qu'il le premier point arrive enfin ? » Et finalement, on s'habitue au rythme et au fait qu'il n'y a pas de points, pas de virgules. Cela continue, mais c'est très bien structuré. Il y a un livre que je connais qui est fait de la même manière et qui s'appelle *L'Automne du patriarche* de Gabriel García Márquez. C'est quand même une expérience d'ordre narratologique. Je ne sais pas si ce que tu viens de dire est juste.

Sylvain Prudhomme : Moi-même, je n'avais pas prévu qu'il n'y aurait pas de points. Parfois, on m'a dit : « C'est une sorte d'exercice. » On m'avait demandé si je l'avais anticipé. Je lisais beaucoup Claude Simon et Faulkner où il y a des voix qui viennent s'insérer dans le récit de façon très naturelle. Donc, j'ai commencé comme cela, mais j'étais certain que j'allais faire un premier chapitre de trois pages. J'étais surpris, moi-même, qu'une fois que les choses étaient en place, cela continuait. Je me disais : « Je n'ai pas fait de chapitres au bout de dix pages, maintenant tant pis. Je ne vais plus faire de chapitres. ». D'ailleurs, je me disais : « Il n'y a pas de points. Toujours pas. Bon, je ne vais pas mettre un point maintenant alors que cela fait dix pages qu'il n'y en a pas. » Pour moi, c'était plutôt quelque chose qui essayait d'épouser le mouvement de la mémoire et des souvenirs qui reviennent.

Quelque chose du côté de ce courant dont je parlais. Sincèrement, il n'y avait pas de problèmes techniques. C'était plutôt quelque chose de rythmique. Mais c'est vrai que ce livre est particulier. Je suis d'accord.

S.N. : Les romans sont très bien construits et documentés. Mais j'ai un soupçon. Il a quand même l'âme d'un romantique qui se cache derrière. Il y a tellement de scènes qui, finalement, versent dans le romantisme. Est-ce que tu découvres toi-même un romantisme derrière tes textes qui accumulent des scènes avec une tendresse particulière ?

Sylvain Prudhomme : Dans quel sens tu penses au rapport au romantisme ?

S.N. : J'ai parlé tout à l'heure dans mon exposé de quelques lignes d'un art poétique qui naît de la vie ordinaire où, subitement, il y a une ambiance très particulière qui existe entre les personnages. Elle est, très souvent, peinte dans une lumière que j'appellerais romantique. Prenant la transhumance vers la plaine de la Crau, pour moi, c'est peint dans une lumière plutôt romantique.

Sylvain Prudhomme : Je pense que c'est vrai. Cela va peut-être avec le fait que, souvent, le livre naît d'une émotion ou d'un moment d'empathie. On peut parfois aussi écrire un livre avec de la colère ou contre quelque chose. Cela m'intéresse aussi énormément dans mes lectures. Je vois que, souvent, j'écris avec des gens qui m'ont touché ou avec un endroit. Je vois bien que je parle souvent du temps qui passe, d'un rapport au temps, à la fragilité de la vie et à l'impermanence des choses. Je pense que cela a à voir avec un sentiment romantique de la vie.

H.S. : L'inspiration d'un roman est-elle différente de celle d'un reportage ? Y a-t-il d'abord une inspiration, puis vous choisissez le moyen pour l'exprimer et l'élaborer ?

Sylvain Prudhomme : C'est une question vraiment intéressante. Quand on me propose de faire un reportage, je suis, en général, toujours partant parce que je me dis que c'est souvent dans les moments de reportage que naît l'émotion qui peut être fondatrice, après, d'une fiction. Le reportage en lui-même au moment de l'entreprendre n'est pas du tout pareil qu'une fiction pour moi. On est dans quelque chose du sujet. Il y a un sujet. Je me dis : « D'accord, je vais faire quelque chose sur Trump et le mur qu'il veut construire. D'accord, je vais aller longer la frontière et je vais voir ce que les Américains en disent. » Pour moi, cela n'est pas un point de départ qui est un point de départ possible pour un roman. C'est un point de départ de reportage. On ne peut pas faire un roman sur un sujet. Je vois des fois des gens qui procèdent comme cela et qui disent : « Je vais faire un roman sur ce thème-là et je vais le traiter de façon romanesque. Ce n'est pas du tout ma façon de faire. En revanche, cela m'intéresse d'aller faire des reportages parce que je sais que cela va me placer dans des conditions d'observation et d'exploration qui vont être très intenses et qui, presque toujours, vont être des moments où la vie va me surprendre. J'ai toujours besoin que ce ne soit pas un sujet mais que ce soit la vie qui me surprenne. J'adore les reportages pour cela. J'y vais toujours. J'ai envie qu'il se passe des choses. Maintenant, je ne fais plus trop de voyages. Avant, je partais tous les étés pendant deux ou trois mois très loin. Je prenais juste mon billet d'avion et j'allais voyager loin. Maintenant, j'ai des enfants. Je ne fais plus de tourisme en quelque sorte. Le monde a changé, on a moins envie de le faire. Cela a moins de sens, je trouve. Je guette des occasions dans mon travail. Des reportages, ce sont des occasions d'aller voyager avec une attention suraiguë à tout ce qui va se passer.

Lecture d'un extrait de *Là, avait dit Bahi*

Je vais lire le moment où Bahi téléphone à Malusci qui est, en fait, mon grand-père. C'était un moment extraordinaire. Bahi était en train de me faire visiter un champ où il expliquait que mon grand-père avait failli être enlevé par des Algériens qui faisaient la guerre pour l'indépendance, et qu'il était caché dans une forêt. Qu'ils l'avaient tenu au bout de leurs fusils. Qu'ils avaient hésité à le tuer et qui, finalement, ne l'avaient pas tué parce que Bahi était là et parce qu'il les connaissait bien. Il me racontait à cet endroit que mon grand-père aurait dû mourir que ma mère n'aurait jamais dû naître, que moi je n'aurais dû jamais exister. On était dans ce champ-là et, tout d'un coup, il y a quelqu'un qui dit : « Mais pourquoi on ne l'appellerait pas ? »

Quelques jours plus tard Bahi et moi étions revenus dans le champ accompagnés cette fois de Nordine Hassan et d'autres,

et pourquoi on ne l'appellerait pas avait brusquement dit quelqu'un, qu'est-ce que tu racontes avait répondu Bahi, je ne plaisante pas pourquoi on ne lui passerait pas un coup de fil à ce Malusci après tout, qu'est-ce qui nous en empêche, puisque tu as son numéro puisqu'il suffit de le composer sur les touches de ce fichu téléphone qui ne sert jamais à rien,

Hassan avait aussitôt dégainé son portable et sans laisser le temps à Bahi ne serait-ce que de rassembler ses esprits il avait pianoté le numéro, la ligne s'était mise à sonner, une voix d'homme âgé avait répondu à l'autre bout du fil et monsieur Malusci avait dit Bahi en se retenant d'éclater de rire, monsieur Malusci c'est vous ? c'est Bahi vous me reconnaissez, Bahi de Témouchent oui Bahi tout va bien alhamdoulillah et vous monsieur Malusci ça va ?

Bahi était resté plusieurs secondes sans rien dire comme si Malusci pas une seule seconde étonné au bout du fil engageait déjà la conversation et qu'est-il déjà en train de lui raconter nous étions-nous demandés presque vexés avec Hassan et les autres, comment se peut-il qu'il n'ait pas tout simplement le sifflet coupé la parole empêchée pendant une bonne minute au moins, les mots de Malusci avaient fait mouche en tout cas car en les entendant Bahi avait définitivement éclaté de rire cette fois, nous l'avions regardé plaquer le parallélépipède de plastique contre son oreille comme si c'était la pression qui devait continuer d'en faire sortir la voix de Malusci assis dans son salon devant la baie de Bandol et ouvrant sa bouche édentée il s'était mis à se tordre de rire,

monsieur Malusci ça fait un bail hein, et sinon c'est vrai ça va tout va bien ? alhamdoulillah ici aussi ça va, ça va très bien même, mais dites-moi monsieur Malusci vous avez vieilli hein,

hilare de la surprise qui voulait qu'après cinquante ans il soit de nouveau là non seulement à parler à son ancien patron mais encore à lui rentrer sans préambule dans le gras comme si pas une semaine n'avait passé, comme si la veille encore ils avaient été toute la journée à se chamailler en larrons inséparables,

si vous avez vieilli je peux vous le dire oh si !

écroulé de rire à son tour Hassan s'était mis en tête de photographier Bahi téléphone à l'oreille, il avait dit à Nordine et aux autres de se serrer contre lui et maintenant tout le monde était prêt,

Bahi regarde l'appareil on te prend en photo répétait Hassan,

Bahi regarde-nous arrête de te tordre dans tous les sens regarde-nous merde mais Bahi avait continué de se tenir le ventre et sur les photos on peut le voir qui rit, qui rit, pas un cliché où il ne soit en train de rire et ne se foute éperdument de savoir si Hassan est en train d'appuyer sur le déclencheur ou si qui que ce soit cherche à lui parler, il rit, il rit, se plie littéralement de rire quand tous les autres ont le visage concentré, sérieux, s'efforcent de prendre un air digne des circonstances, j'ai vu la photo que votre petit-fils a apportée et vous avez vieilli je peux vous le dire, oh oui je peux vous le dire, à peine si je vous ai reconnu,

il avait ri de toutes ses dents c'est-à-dire à tout casser deux ou trois et ah vous êtes vieux maintenant monsieur Malusci avait-il répété, vous pourrez lui demander en voyant la photo j'ai dit mais il est où Luciano il est où non ce n'est pas vrai non c'est lui ça ah bon ?

à la découverte des photos ce n'était pas le rire qui l'avait emporté mais plutôt une sorte d'incrédulité, d'air accablé, apitoyé qui avait failli me faire éclater de rire moi devant ce vieillard édenté

se prenant presque de compassion pour un autre tout de même pas beaucoup plus amoché que lui, parlant de lui au passé comme d'un mort, d'un homme fini, se sentant l'obligation de lui rendre justice et de rétablir une grandeur qu'à ses yeux la photo non seulement ne montrait plus mais ne pouvait pas même laisser imaginer,

à l'époque il était beau tu sais,

à l'époque il avait de l'allure ah ça oui les femmes l'aimaient, il en imposait, ma parole vous êtes vieux et Malusci au bout du fil qui avait probablement dû se sentir poignardé, anéanti malgré ses efforts pour n'en rien laisser paraître,

vous êtes vieux je vous jure on ne vous reconnaît plus du tout, mon dieu ce que le temps passe hein et sinon ça va ? riant, riant comme un perdu sans rien deviner du désarroi où avait dû se trouver d'un coup plongé l'autre à trois mille kilomètres de là, impuissant à rien faire qu'encaisser, contempler le champ de ruines de tous ses efforts d'autopersuasion en un instant réduits à néant, non je ne suis pas vieux, non je ne vieillis pas et d'un coup ce lutin aux dents jaunes ressuscité du bout du monde qui était venu lui crier si, lui hurler si ! aux oreilles,

le plus comique étant que deux mois plus tard assis dans le salon de la villa face à la mer les tirages sur les genoux ce devrait être son tour, là sur la photo c'est Bahi non tu veux rire, regardant incrédule le petit homme téléphone à l'oreille, Bahi ce vieillard mon dieu, compatissant ému presque apitoyé comme si l'autre n'avait plus été qu'une petite chose fragile un pauvre être voué à se briser à la première étreinte, mon dieu ce qu'il a vieilli, avec une parfaite bonne foi, une parfaite absence de conscience de son propre délabrement, comme si lui pendant toutes ces années n'avait pas perdu la moitié de ses cheveux ne s'était pas ratatiné de dix centimètres

viens voir Imma arrive devine qui est là sur la photo devine, ma grand-mère s'était approchée traînant les pieds dos voûté tassée elle non pas de dix mais de vingt centimètres, Bahi mon dieu le pauvre avait-elle dit, comme s'ils avaient été tous deux devant la photographie d'une ruine, quand on pense comme il était beau, la prestance qu'il avait, et ces mots qui m'avaient frappé, ce qu'il a l'air d'un petit ouvrier pauvre à présent, mon dieu, un petit ouvrier pauvre de rien du tout

Remarques finales de Stephan Nowotnick

Il est temps de dire les remerciements. Auprès de Sylvain, bien sûr, d'avoir accepté notre invitation et d'avoir échangé avec nous, et, qui sait, reviendra un jour en chair et en os à Wuppertal pour nous parler de vive voix de son dernier livre. Je tiens remercier spécialement Coline pour avoir organisé avec moi cette rencontre avec sa créativité et sa précision, son efficacité et sa bonne humeur habituelle. Merci, Coline. Merci à Marie pour sa présentation et sa cogestion de cet après-midi. C'est avec elle et avec Coline que je suis en train de mijoter des projets pour l'avenir. Merci à Matei pour ses mots de bienvenue et à Laura Alcoba pour sa présence et pour son petit mot d'auteure. Et surtout merci à tous ceux qui ont participé et enrichi notre rencontre parce que les rencontres sont là pour vous. Dès le départ, elles ont été créées pour les étudiants pour ne pas seulement lire des textes d'auteurs mais pour les rencontrer pour de bon. Bonne soirée à toutes et à tous. J'espère vous revoir au mois de décembre de cette année pour la rencontre avec notre prochain invité qui sera Nicolas Mathieu. Au revoir, bonne soirée !